

Statuts d'autres

Monique SELIM *

Du recueil du matériau à l'élaboration d'une connaissance, deux constantes parmi d'autres marquent les étapes de la réflexion ethnologique bâtie autour de l'enquête de terrain : l'effort — usuel dans la discipline — d'établissement d'une proximité concrète de l'ethnologue avec la population étudiée, attitude qu'on a coutume de désigner par le terme d'« immersion » : la distance prise dans l'analyse et la restitution d'un savoir spécifique à travers la constitution de catégories. Ces catégories se voudraient, selon les perspectives adoptées, toujours plus ou moins combinées, soit relativement « extérieures » aux modes de pensée indigènes et dans cette optique tendraient à offrir un dépassement théorique et explicatif ; soit fidèles aux logiques endogènes dont elles dévoileraient la rationalité particulière dans une intelligibilité systématisée.

Entre ces deux moments — schématiques et passablement abstraits — du cheminement ethnologique, émergent les problèmes, problèmes propres au développement d'une investigation. On se propose ici d'appréhender ces problèmes dans leurs variations épistémologiques, à travers trois terrains urbains, en se focalisant sur deux points charnières, intimement liés : les modalités d'autodéfinition sociale et culturelle des sujets et corollairement leurs relations avec l'acteur que personifie l'ethnologue ; la position de l'ethnologue comme produit et miroir des rapports sociaux internes et dans ce cadre outil de leur déchiffrement. Dans cet axe double de construction de l'Autre, se mettent en scène des mécanismes de rapprochement et d'éloignement, chimériques ou réels, opératoires ou non, créés ou imposés, à l'efficacité inégale en regard de la pratique d'insertion de l'ethnologue. Ces mécanismes — qui tirent leur signification des processus spécifiques qui se jouent dans les micro-conjonctures étudiées — constituent une des données de l'enquête : ils imprègnent inéluctablement la réflexion et de leur traitement dépend en partie l'analyse.

* ORSTOM, ERAUI-EHES.

La première figure envisagée se situe dans une cité HLM de la banlieue parisienne, comportant une forte proportion de familles immigrées. Cette cité est identique à toutes celles qui composent le paysage des périphéries urbaines. Construite dans les années 70, elle s'est peu à peu dégradée et offre un visage désolant : les familles autochtones, enthousiasmées lors de leur emménagement par le confort de leur appartement, tentent de plus en plus nombreuses de la quitter, lorsque l'enquête se déroule de 1977 à 1979. Les allochtones de leur côté se plaignent de l'atmosphère de suspicion oppressante dans laquelle ils évoluent. Les uns comme les autres se sentent proscrits, dans une situation d'enfermement global que matérialise leur inscription résidentielle dans la cité.

L'investigation ethnologique a fait l'objet d'une construction méthodologique précise ; elle a été centrée sur des micro-groupes sociaux concrets : d'une part ceux que le partage d'une même unité de voisinage constituait dans les pratiques comme tels ; d'autre part ceux qui émanaient d'un ancrage associatif, syndical, politique et religieux (cellules du PC, comité de défense des locataires, témoins de Jéhovah, communauté juive autour d'une synagogue...). Cette démarche fidèle au mode de connaissance propre à l'anthropologie a placé l'ethnologue au cœur des sphères de relations interpersonnelles, à partir desquelles la structuration des rapports sociaux peut être dégagée.

Homogène du point de vue socio-économique, la population est très diversifiée en termes ethno-culturels. Néanmoins, les représentations des habitants forment un corpus unitaire et cohérent dans lequel s'explique en premier lieu la forte charge négative qui pèse sur la cité : anti-territoire par excellence, la cité est vécue comme un espace d'enlèvement individuel et collectif ; dans la vision des locataires, elle est ainsi l'objet d'une mise à distance symbolique, profonde et volontaire de la part de ceux qui peupleraient l'ensemble indéfini des autorités supérieures. Cette distanciation sociale dont ils se perçoivent comme les victimes, engendre une illégitimité généralisée qui prend appui sur la référence ethnique, utilisée dans un double sens. La population autochtone constitue les familles allochtones en acteurs étrangers dont la simple présence jetterait un discrédit sur l'ensemble de ses occupants, ainsi frappés d'illégitimité en regard des normes dominantes. De leur côté, les familles immigrées, assignées à une altérité infériorisante, tentent sans succès de se soustraire à la différenciation dont elles sont la cible : elles sont amenées à reproduire, face à chacun des cohabitants, la distance qui les stigmatise ; elles conjurent le blâme qui les entoure en reprenant à leur compte et en amplifiant au besoin la dénonciation de la dégradation générale de la cité, thème favori des locataires nés en France, dans lequel l'étranger se trouve implicitement accusé. Ces logiques peuvent donc être ainsi résumées : l'illégitimité sociale dans laquelle évolue la fraction

autochtone débouche sur un processus d'ethnisation ; corollairement la distance culturelle des allogènes est transformée en illégitimité ethnique et en distance sociale. C'est dans cette situation — marquée par des distances multiples qui s'emboîtent dans l'imaginaire à divers niveaux et une séparation radicale des membres de la cohabitation — que s'implante l'ethnologue : son investigation ne porte pas ici sur un « groupe » — ou même des « groupes » — au sens habituel du terme dans la discipline, mais sur une population profondément atomisée, affrontant dans une désespérance certaine ce qu'elle éprouve comme un état de relégation sociale arbitraire et injustifiée. A fortiori, le fantasme — propre aux familles autochtones — d'une « carte ethnique » dont les découpages renverraient à des micro-cohérences et des solidarités intenses au sein de la cité ne saurait être repris comme fil directeur de l'enquête : son interprétation réfère précisément à l'analyse de la structure sociale considérée.

Dans ce contexte le personnage de l'ethnologue est la matière de représentations spécifiques dont le décryptage n'est pas gratuit dans la mesure où les bases du rapport forgé s'inscrivent en continuité avec d'une part la nature des relations interpersonnelles en vigueur, d'autre part les conceptions de la position et de l'identité des acteurs. Extérieur au théâtre de la cité, l'ethnologue est appréhendé par l'ensemble des habitants, toutes origines confondues, comme relevant d'une société « centrale », et en ce sens dépositaire d'une légitimité inaccessible et de plus en plus lointaine. Cette distance première induit les autochtones à rechercher sa proximité en tant que possibilité de réappropriation symbolique d'un lien social qu'ils perçoivent en voie de rupture. Ce rapprochement est volontiers exhibé aux cohabitants en preuve d'une dignité peut-être retrouvée et utilisée alors pour renforcer les distinctions et les discriminations existantes. L'ethnologue est pris à témoin, en outre, du drame personnel et collectif des uns et des autres comme si une telle invocation était susceptible de trouver un écho efficace. Néanmoins au cœur même des relations tissées, la distance sociale reste prégnante : elle est en effet à la fois le cadre de production du rapport et son moteur car de manière plus décisive, la matrice d'édification du statut des sujets. Cette distance sociale n'est pas antinomique d'une communication proche et confiante : elle en est dans ce cas la condition incontournable. Face aux allogènes, la place de l'ethnologue est à la fois plus trouble et plus complexe ; les attaques systématiques dont ces familles sont la proie les conduisent à hésiter entre la démonstration de leur assimilation réussie — c'est-à-dire l'effacement de tout signe de différence —, une réserve tendue, liée à une crainte générale malheureusement assez juste, ou bien l'aveu personnel parfois tragique d'une difficulté globale à vivre sans entrevoir de solution. Là encore la relation, aussi personnalisée soit-elle, s'insère dans un substrat de distances essentielles dans la mesure où celles-ci sont inscrites dans la construction identitaire des sujets.

Dans cette conjoncture très particulière, faite de fractionnements et de déchirements individuels, l'investigation se présente donc avant

tout sous la forme d'une gestion de distances et d'écart constitutifs dont la maîtrise et la manipulation équivoque sont requises dans la pratique de l'ethnologue. Les manœuvres de distanciation ou d'alliance, les intentions contradictoires qui convergent sur lui sont en effet autant de matériaux dans lesquels peuvent être lus le fonctionnement des positions réciproques des acteurs et leurs tentatives de fixations hiérarchiques : à travers ces derniers les enjeux et la nature des rapports sociaux se découvrent graduellement.

Aux yeux de tous figurant d'une altérité sociale et/ou hiérarchique angoissante dans une situation dominante d'ethnicisation de statuts sociaux minés, l'ethnologue trouve donc ici sa « place » à la confluence de deux mouvements du champ social : une réduction imaginaire de la distance sociale de la part des autochtones, à la base du « dialogue » qui se noue ; une amplification de cette même distance substantialisée dans la production de fissions ethniques qui est l'enjeu central des rapports sociaux.

L'ÉLABORATION CULTURELLE D'UNE EXCLUSION SOCIALE

Le paysage que propose l'étude d'une population enfermée dans les bastions d'une marginalité sociale et économique prépondérante est d'une certaine manière antithétique du précédent : il semble en comparaison plus simple et pourrait être estimé notamment plus conforme au projet ethnographique « traditionnel ». Environ 1 500 personnes vivent quasiment retranchées dans le quartier Sévrin à Amiens, ancien site ouvrier et industriel de la ville, depuis plusieurs décennies livré à l'abandon et au délabrement jusqu'à la mise en place d'une opération de réhabilitation dans les années 80. Hors du champ du travail salarié, les habitants subsistent au moyen de l'assistance, de la récupération et de la délinquance. Le quartier apparaît d'emblée un territoire au sens fort du terme : ses petites maisons de torchis ou de briques alignées le long d'un réseau dense de canaux désignent immédiatement ses frontières ; localement une stigmatisation intense pèse sur son histoire : perçu auparavant comme l'asile naturel de la misère des couches laborieuses, il est aujourd'hui repéré comme un lieu maudit et dangereux, abritant banditisme et criminalité. A l'intérieur du quartier, la construction territoriale est à différents degrés primordiale dans les logiques de la population ; la dénomination ancestrale qui marque péjorativement les habitants — les Nazus — les constitue pour ainsi dire en tribu de pauvres dans la ville ; cette exclusion symbolique, qui s'actualise en outre dans des procès incessants dirigés contre le quartier, vient renforcer une exclusion générale effective. Cette exclusion globale apparaît productrice et du groupe et de son identité imaginaire en regard desquels l'inscription territoriale est un instrument important de légitimation.

L'extrême attachement des habitants au quartier — qui s'exprime dans des luttes symboliques permanentes contre le monde extérieur

assimilé globalement aux classes supérieures — n'est ainsi que la face émergée de processus sociaux fondamentaux. A l'encontre des axes centraux de la société contemporaine, la résidence se présente en effet ici comme un champ social total, très distant des normes dominantes. Sans inscription dans la sphère extérieure du travail, les acteurs trouvent dans le quartier l'ensemble des ancrages aux différents domaines d'insertion sociale qui composent la vie d'un individu et qui sont usuellement géographiquement disjoints. Cloîtré sur lui-même, le quartier offre, dans des liens entremêlés et indistinguables, subsistance économique, sociabilité, alliance et parenté biologique ou de substitution, toujours précaires, à travers le foisonnement de relations interpersonnelles, devenues par là même hégémoniques. Il se prêterait aisément à l'imagerie trompeuse du ghetto, ou encore à celle, suspecte, du « village urbain » qui évoque à d'aucuns un corps social organique, protégé des anomies engendrées par l'industrialisation.

La situation d'enquête prend dès lors une tournure singulière. L'ethnologue rencontrerait ce qu'on a coutume de pressentir comme une « communauté » ; la réaffirmation constante de l'homogénéité et de la cohésion des habitants se donne quotidiennement à son écoute ; à l'occasion de divers événements l'unification se renouvelle sous ses yeux ; ostentatoire, l'altérité semble patente et la séparation culturelle avec la société — leitmotiv à usage interne et externe — s'offre en spectacle consensuel. Le refoulement de l'ethnologue vers une position de pseudo-étranger, supposé appartenir à un autre univers, est alors flagrant : cohérent avec la structure du champ micro-social, il est un effet nécessaire de la rationalité endogène. L'ethnologue affronte donc un dilemme ; la rupture avec le monde environnant dans laquelle se réactive l'identité des acteurs, l'oblige en quelque sorte à choisir son camp : des symptômes d'alliance avec les « forces » extérieures et antagoniques bloqueraient définitivement toute relation avec la population. L'accès aux habitants doit passer par la manifestation d'une proximité factice qui occulte le rapport social motivant sa présence et ayant pour finalité l'enquête. Contraint à faire la preuve de son fusionnement fantasmatique dans le microcosme, il reste à l'ethnologue à ne pas se tromper d'objet et à éviter les tentations intellectuelles contenues dans une expérience ethnographique apparemment exemplaire. Placé dans une situation de contiguïté aussi chaleureuse qu'implicitement fallacieuse, il convient qu'il prenne quelque distance sous peine de devoir proposer comme théorie une répétition synthétique des mythes indigènes du groupe qui constituent une réponse idéale à une conjoncture d'illégitimité maximale. La mise en scène d'une différence culturelle et d'une altérité saisissante au sein du quartier — corollairement la place d'Autre qui accueille l'ethnologue — interpelle en effet la réflexion. Si cette altérité ne peut être prise au pied de la lettre — sauf à devenir en soi le motif d'un discours fictif ou encore d'une description fascinée — elle apparaît en revanche, dans sa dimension de processus, au centre de l'analyse. La production de cette altérité — qui se veut culturelle et d'une certaine manière

pourrait abuser l'observateur tant elle évoquerait la résurgence authentique sur le mode d'un expressionnisme pictural du dénûment et de la solidarité associés de façon si touchante dans les collectivités ouvrières du XIX^e siècle — recèle une ambiguïté intrinsèque. Chez les individus, son exaltation dissimule mal les blessures de la déchéance et souvent l'avilissement ; à un niveau supérieur, sa célébration vise à transcender tant l'histoire de la transformation et du déclin inenrayable du quartier que des vies personnelles faites d'une accumulation de rejets successifs et qui en dernier ressort se sont abîmées ou sont venues s'échouer dans la petite « Venise du Nord ». A la fois théâtre et mirage, cette altérité — dans laquelle se convertit systématiquement le sens des stigmates, toute accusation donnant alors à l'intérieur l'opportunité d'une nouvelle auréole — provoque une adhésion passionnée : ainsi est-il négligeable d'être né ou non dans le quartier pour appartenir de droit à la communauté des « Nazus » et s'enflammer pour son sort. Offrant un dépassement global, le statut d'Autre auquel se voient conviés les acteurs subsume dans ce contexte la communication interne dans ses rapports avec des formations hiérarchiques instituées. Un tel terrain ouvre deux options à l'ethnologue : un recul analytique face à son absorption tendentielle dans l'intimité conviviale de ces déshérités ou le risque de devenir le chantre symbiotique d'un clan d'indigents romantiques égarés dans la modernité.

Ces deux options pourraient être résumées et formulées plus précisément : soit se concentrer sur la monographie minutieuse de ce qui se présente alors — pour l'ethnologue qui choisit de souscrire et de se rallier aux représentations de ses interlocuteurs — comme une culture propre et étrange, si distante de son univers coutumier. On aurait alors affaire à une sorte d'effet culturel « magnifique » d'une position sociale objective dont les rapports avec les stratifications globales apparaissent au plan interne comme à un niveau plus général une sorte de « détail » non fondateur et sans lien avec la dynamique des rapports sociaux. Soit s'attacher à comprendre comme un enjeu essentiel de ces rapports sociaux cette production d'altérité culturelle elle-même, qui anime la structure sociale du quartier et traverse la situation d'enquête qui en est profondément dépendante.

LES MANIFESTATIONS SOCIALES D'UNE DISTANCE CULTURELLE RADICALE

Bien que seulement amorcée, une investigation menée dans une entreprise indienne de la banlieue de Delhi laisse peu de place à de tels songes identificatoires de la part de l'ethnologue à un Autre dans ce cas, incontestable. De part et d'autre, l'altérité culturelle s'impose et dresse les contours d'un rapport qui se déploie dans une différence notoire. Il apparaît toutefois difficile de s'en tenir à ce truisme qui, pris pour le seul étai de la connaissance, réduirait alors cette dernière à l'énumération figée de traits culturels distinctifs. Par

ailleurs partant de l'idée en vogue actuellement de culture d'entreprise, on dériverait alors rapidement — dans l'espace intellectuel flou que suggérerait l'objet de l'étude — vers l'hypothèse encore plus hasardeuse de types de gestion industrielle tout à fait spécifiques car propres à de grands ensembles culturels qui seraient bien identifiés...

En dépit de son caractère radical, la position d'étranger n'en est pas moins problématique : ici comme ailleurs elle cristallise sur un mode toujours singulier des contradictions internes à la dynamique actuelle des rapports sociaux, prenant plus ou moins en charge l'histoire des suprématies antérieures et présentes. L'extériorité stricte dans laquelle l'étranger se voit cantonné peut être appréhendée là d'une manière générale comme le fruit de la négation imaginaire constante d'une domination symbolique de l'allochtone.

Le champ de l'étude — c'est-à-dire l'entreprise sur le fonctionnement hiérarchique de laquelle l'enquête a été dans une toute première approche, centrée — se présente comme un univers réglé avec une force particulière par des distances structurelles. Si toute familiarité semble hors de mise dans les relations qu'entretiennent les différents acteurs, la proximité avec l'ethnologue apparaît a fortiori tout à fait inconcevable. Aune des rapports statutaires internes, les distances, ostensibles, se différencient et se modulent en fonction des écarts hiérarchiques existants. Le côtoiement quotidien peut ainsi s'accompagner de l'interdit de la salutation ou du moindre signe de reconnaissance et l'ethnologue inévitablement pris dans ce jeu remarque les attitudes fermes ou hésitantes tenues à son égard. Diversifiées, les distances escortent les positions individuelles dont elles sont une mesure tangible. Etranger doublement irréductible car extérieur à la fois à l'entreprise et au pays, l'ethnologue, plongé dans ce monde de distances finement élaborées, est conduit à inventer les modalités d'une position acceptable et à trouver la qualité ajustée des distances plurielles qu'il doit adopter face à ses différents interlocuteurs. Mis devant une différence culturelle exacerbée, c'est ainsi à l'évidence d'un rapport social dénué de toute immédiateté, qu'il est confronté. Ce rapport social apparaît d'autant moins élémentaire qu'il renvoie lui-même aux processus sociaux intrinsèques de distanciation au sein desquels le regard de l'allochtone peut être inclu comme un enjeu, notamment dans l'exercice symbolique des légitimités : dans le cas choisi, l'acquiescement à son observation ne peut être isolé d'une appréciation plus ou moins escomptée en terme d'adéquation aux valeurs d'une modernité dont il serait le représentant naturel. Que de surcroît les formes de stratification et de division sociales à un niveau global puissent être vécues par les acteurs sur un mode culturel est enfin de nature à opacifier la réflexion. Dans ce contexte précis, la distance culturelle revêtirait donc toutes les apparences d'une certitude irrécusable mais — sans jamais se dissoudre et dans son affirmation permanente — elle se révélerait un creuset singulièrement abyssal pour guider de manière univoque une analyse qui se voudrait coupée des conditions de possibilité de sa production. Une telle conjoncture, qui expose à peu d'illusions empathiques, induirait en

revanche à la vigilance dans la constitution des objets de l'investigation et dans l'évaluation distanciée du statut de leur connaissance.

Ce dernier exemple autoriserait un retour — en forme d'interrogation — sur les situations précédemment examinées. La multiplication d'enquêtes ethnographiques dans les sociétés industrialisées a vu se développer la tendance à apercevoir dans une perspective d'extension des thèmes et des concepts majeurs de l'anthropologie, des recompositions micro-culturelles là où d'autres sciences sociales n'avaient discerné auparavant que des contrecoups de rapports de domination. Parallèlement l'altérité culturelle demeure dans les configurations dites exotiques le pivot d'investigations anthropologiques intégrant de manière centrale l'étude des structures hiérarchiques. La question resterait alors de savoir selon quelles catégories penser et reconstruire dans un même ensemble culturel une altérité sociale qui prendrait souvent le visage aux yeux des partenaires de la communication dont l'ethnologue est partie, d'une différence culturelle ? Que faire d'autre part au plan épistémologique de ce type de distance culturelle, insidieuse et évanescence lorsqu'elle n'est pas trompeuse, si l'on considère que les énoncés de Pierre Bourdieu ne résolvent pas tous les problèmes spécifiques à l'investigation ethnologique :

« La distance est sans doute moins là où on la cherche d'ordinaire, c'est-à-dire dans l'écart entre des traditions culturelles, que dans l'écart entre deux rapports au monde, théorique et pratique ; elle est par là même associée dans les faits à une distance sociale qu'il faut reconnaître comme telle et dont il faut connaître le véritable principe, c'est-à-dire la distance différente à la nécessité, sous peine de s'exposer à imputer à l'écart des "cultures" ou des "mentalités" ce qui est un effet de l'écart des conditions (et qui se rencontre dans l'expérience indigène de l'ethnologue sous la forme de différences de classes) » (*Le sens Pratique*, Paris, 1980, éd. de Minuit).

Il semble qu'une réflexion épistémologique de nature comparative sur les modalités sociales diverses de la position d'« étranger » de l'ethnologue — fondée sur une analyse rigoureuse des situations d'enquête complexes dans lesquelles il se trouve pris au sein des sociétés lointaines — permettrait en revanche d'éviter certains risques intrinsèques « d'exotisation » ou de « folklorisation » des configurations ethnologiques « modernes », ou en d'autres termes aiderait à se soustraire à une construction facile de « l'Autre de classe » en « pantin culturel », construction qui enfanterait l'illusion ethnologique par l'effet de décalage et d'étrangeté qu'elle introduit.

Assigné par vocation à un « statut d'Autre » — qui mêle toujours des enjeux sociaux, politiques et imaginaires dans des conjonctures culturelles différentes — l'ethnologue apparaît particulièrement prédestiné pour se pencher, avec les outils privilégiés dont il dispose, sur les mécanismes de production sociale — du point de vue des acteurs — de cette place d'Autre dans laquelle il se meut. Cette attitude paraît préférable à celle qui — suivant alors une « pente naturelle » — nourrit l'édification d'un Autre fantasmatique, qui n'a de sens que dans la propre vision de l'ethnologue.

Comptes rendus

La Pologne en temps de crise, Wladyslaw ADAMSKI, Wlodzimierz PANKOW, Andrzej RYCHARD, Renaud SAINSAULIEU -Paris, 1988, Ed. Méridiens Klincksieck, coll. « Réponses sociologiques ».

La Pologne en temps de crise est un ouvrage collectif rassemblant une dizaine d'articles de sociologues polonais qui se sont attachés à étudier les fondements sociaux de la crise que traverse ce pays depuis plus d'une décennie. L'appartenance des auteurs à divers courants de pensée et le fait qu'ils ne partagent pas forcément le même point de vue quant aux solutions à mettre en œuvre pour sortir de ladite crise permet de mieux saisir le cheminement des débats qui ont traversé la sociologie polonaise ces dernières années. De montrer « comment les sociologues sont, en tant que milieu scientifique, solidaires de la transformation de leur propre société », selon les termes des éditeurs polonais dans la conclusion du livre.

Les travaux contenus dans la première partie de l'ouvrage, « Les pouvoirs dirigeants face à leur société » s'attachent à examiner, à un niveau plutôt macro-économique et macro-social, les racines des contradictions/conflits entre le pouvoir d'une part et la « société civile » de l'autre. Wladyslaw Adamski met l'accent sur l'apparition d'une « conscience collective de la privation » dans la majorité de la société face à l'inégalité de redistribution des biens et services et face aux privilèges dont bénéficient les représentants du pouvoir. Il accorde notamment une place importante au facteur de génération dans l'explication des antagonismes sociaux irréductibles mis en évidence par l'émergence de Solidarnosc, soulignant les différences dans le processus de socialisation entre les premières générations d'après-guerre et les jeunes générations aujourd'hui. Andrzej Rychard, pour sa part, passe en revue les mérites et les limites respectifs de diverses théories visant à expliquer la nature du système politico-économique en vigueur en Pologne. De l'approche totalitaire, des théories sur les groupes d'intérêts et de l'analyse en termes de classes (la « classe du pouvoir » et la « classe du travail »), il retient plusieurs aspects permettant selon lui d'expliquer pourquoi l'économie reste au service des objectifs politiques d'un groupe dirigeant attaché à préserver son pouvoir. On retiendra l'intérêt de la démarche de Krzysztof Jasiewicz recourant à une analyse comparative pour tenter de répondre à la question « Pourquoi en Pologne ? » à propos du caractère répétitif des crises dans ce pays, à la différence des autres pays d'Europe centrale et orientale.

L'espace manque pour rendre compte de la richesse de cet ouvrage. La deuxième partie — « L'organisation d'un socialisme réel » — porte sur des travaux traitant d'une dimension plus organisationnelle de la réalité sociale. Ils analysent entre autres la fonction des organisations/courroies de

Charte 77, née il y a onze ans pour la défense des droits de l'homme) beaucoup d'espoirs et de virulents débats. Nombreux sont les ex-communistes qui, dans ou hors la Charte, identifient Printemps de Prague et perestroïka. L'article de Petr Uhl est une analyse comparative de ces deux mouvements et une réflexion plus vaste sur la portée et les limites des réformes « d'en haut » ou « d'en bas » dans la perspective d'une démocratisation radicale de ces sociétés. Au travers d'une présentation de l'effet Gorbatchev sur la société tchécoslovaque et ses courants de pensée, c'est une discussion fondamentale sur la notion même de démocratie et sur les perspectives des courants démocratiques qu'introduit l'auteur, « de l'intérieur ».

Monique SELIM, *Statuts d'autres*

Une investigation ethnologique pose des problèmes méthodologiques spécifiques liés à la communication sociale directe entre le chercheur et les acteurs. Les relations interpersonnelles qui se nouent dans l'enquête constituent les conditions de recueil des matériaux et leur interprétation en tant que telle est décisive dans l'élaboration de l'analyse : l'ethnologue se voit conférer par les sujets une position toujours particulière qui renvoie à la fois aux microstructures dans lesquelles il s'est inséré et aux visions sociales que forgent les acteurs de leur propre identité et de leur place dans la société. Le « statut d'autre » auquel l'ethnologue est assigné apparaît dans ce contexte un outil essentiel de connaissance. Cet article appréhende les variations déterminantes de ce « statut d'autre » à travers trois terrains urbains très différents, deux dans les milieux populaires français, le troisième dans une usine du continent Indien.

Summaries

Roland LEW, *Real socialism — a new deal*

We are witnessing considerable changes in Eastern Europe. But in what direction? This article, which is a general introduction to the dossier, sets out some themes for thought. In the first instance we note a considerable change in the perception of real socialism, with a lower and more precise profile and above all, a greater sensitivity to the dimension of change in these societies. Four themes for research are outlined constituting a research programme to encourage further investigation. They deal with the difficult relationship between real socialism as a constituted system and the doctrinal origins of socialism; consideration of the long denied development of this system; the nature of real socialism; the meaning and the process of reform.

Mikhaïl GUEFTER, *Stalin died Yesterday*

In the first part of this interview-article focusing on stalinism, Mikhaïl Guefter shows that any attempt to relegate stalinism to a past which ended with the Twentieth Party Congress, by "demonizing" Stalin, will necessarily fail. The central problem is not the person of Stalin (of whom Guefter attempts to reveal the tragic dimension) but the extraordinarily complex relations, past and present, that the USSR maintains with stalinism. If the possibility exists to leave this behind some day, it resides in the willingness to explore all dimensions of the phenomenon. In the second part, the author, according a major role to the notion of "choice", returns to the mechanisms which have led to stalinism, itself presented as the "destruction" of any alternative.

Natalja IVANOVA, *Fathers and Sons in Our Time*

The publication of a series of literary works has been one of the first concrete manifestations of the change that perestroïka represents. Before historians and sociologists, writers like A. Rybakov, V. Dudintsev, A. Pristavkine and Iou. Trifonov developed in their books (for the most part written in the 1970s) themes which today are at the center of discussion. Taking up the concerns of certain of these works (science and power in *The White Smocks* of V. Dudintsev, which discusses the resistance to Lyssenkism, the 1930s with A. Rybakov's *The Children of Arbat*. The confusion and abandon of the Old Bolcheviks confronted with the rise of stalinism in *The Disappearance of Iou. Trifonov*) and evoking the controversies created by their publication, N. Ivanova shows the decisive place that literature occupies in this return to the past and exploration of memory.

Boris KAGARLITSKI, *Clubs and Politics — Three Documents*

This article develops at length the development of the Club movement as an aspect of an independent social movement. He presents the different components of the movement, such as ecology and cultural clubs, as well as clubs which focus their concerns on social and political problems. Analyzing the often conflictual relations between the clubs and local authorities. He describes the first actions undertaken by ecology clubs in Leningrad and Moscow. He discusses the first attempt to coordinate such clubs on a national basis (conference in August 1987 in Moscow), and insists on the importance of this grouping of left-leaning clubs within the Federation of Socialist Clubs (FSOK). Several documents are annexed.

Sergei ZALYGUINE, *And Now Where are We Going?*

This text concerns the redirection of the rivers in Northern Russia and in Siberia. It describes the continuation of the affair after the authorities made the decision to cancel the project. Far from being discouraged, the advocates of the project tried to present the decision as a temporary delay. Sergei Zalyguine reveals the functioning of a gigantic, uncontrolled administrative bureaucracy (the ministry of land affairs) that exists only to perpetuate itself. The author also describes the issues which have motivated

public opinion, the only force, in his opinion, capable of checking runaway bureaucracy.

Valentin RASPOUTINE, *In Good Conscience (Interview)*

Valentin Rasputine discusses the same issues raised by Sergei Zalyguine: the destruction of natural resources (in this case Lake Baikal), the power of a central bureaucracy careful to impose its decisions at any price, the mobilization of public opinion, and measures of intimidation (for Rasputine, the fight for the environment is a fundamentally moral one).

Gleb PAVLOVSKI, *Rainbow in the Green World*

This text brings together three interviews. The first, with an ecologist from Odessa, focuses on the relationship between ecology and development, while discussing the ecological initiatives taken in Odessa. The second, with a Siberian writer, centers on the relationship between ecology and regional development with an emphasis on Siberia's autonomous development in relation to the centralized state. The third briefly describes the links between ecology and the national question (the case of Estonia).

David MANDEL, *Perestroika and the Working Class*

The overall objective of this article is to examine the assertion that the reform presently being carried out in the USSR does not have a class content. Although this reform has not created the extended market envisaged by economists like Shmelev, it is nevertheless inspired by this model and is considered to be step in that direction. Consequently, A. Aganbegian, an economic advisor close to Gorbachev, has admitted that, from his point of view, the reform adopted by the Central Committee in June 1987 is not perfectly adapted by economic needs. It is rather a compromise between those who desire a more rapid and radical change and the partisans of a slower evolution of the economic system. Mandel attempts to respond to the following questions: to what degree is the perspective of the working class reflected in the public debate over the reform? In what ways does the reform correspond to the preoccupations and interests of workers? And, if the reform does not address itself to the needs of workers, what kind of a reform would do so?

Charles URJEWICZ, *Eastern Europe seen from Moscow or How can one possibly be a Hungarian?*

Thanks to Perestroika, a new equilibrium seems to be emerging between the USSR and the rest of the socialist camp. Allies they remain, but henceforth partners too; the Eastern European countries are one of the keys to the process now unfolding inside the Soviet Union. As they experiment with reform, they also represent an idea of Europeanness and a culture that have something vital and fundamental to offer the Soviets.

The press is playing an important role in the process. Portrayals of an ideal, abstract socialist camp are out of favour. Today, the task of the press is to take a clear-eyed, curious look at world that has grown different and more complex, feverishly fishing in this teeming pond for ideas.

Catherine SAMARY, *From Yugoslavia to the USSR. Towards a Clarification of the Debate*

The reforms which are presently being introduced in the USSR suppose that the workers can "feel that they are their own bosses" (as is repeated in official statements) and assimilate the rules of a market economy. But, in the end, the only real incentive will be profit, or, to the contrary, individual loss. Can the introduction of self-management lead to the acceptance of a competitive market system and, at the same time, improve the functioning of the system? This article, based upon the example of Yugoslavia and the underground debates which have taken place on the question in Czechoslovakia, rejects such a conclusion. But the author also refutes the idea that to point out the limitations of market reforms is to endorse bureaucratic planning. What must be done is to democratically redefine the criteria and the mechanisms of economic efficacy from the standpoint of workers' self-management itself.

Petr UHL, *Reform from on High or Democratization from Below?*

Gorbachev's reforms have raised much hope and virulent debate within a "normalized" Czechoslovakia generally and, in particular, within Charter 77, the eleven year old organization for the defense of human rights, which is the principal independent civic movement in the country. There are numerous ex-Communists who, within or without Charter 77, associate the Prague Spring of 1968 with perestroika. Petr Uhl's article is a comparative analysis of these two movements and a general reflection on the importance and limitations of reforms "from on high" or "from below" from the perspective of their relation to a potential radical democratization of these societies. Through a discussion of the effect of Gorbachev's reforms on Czech society and mentality, it is a thoughtful consideration of the notion of democracy itself, and on the future of the democratic currents that Petr Uhl introduces "from the inside".

Monique SELIM, *The Status of the Other*

An ethnological investigation poses specific methodological problems linked to the direct social communication between the researcher and the subjects of the research. The interpersonal relations which are produced during the course of the research constitute the conditions upon which the gathering of information depends, and the interpretation of these relations is decisive in the elaboration of the analysis. The subjects of the research confer a particular status upon the ethnologist in relation to the microstructures within which he or she functions and to the social perspectives forged by the actors on the basis of their own identity and their place in the society. In this context, the "status of the other" attributed to the ethnologist seems to be an essential mental tool. This article identifies variations of this "status of the other" in three very different urban contexts, two of them in French, popular milieu, and the third on the Indian subcontinent.

ABONNEMENTS : Un abonnement annuel couvre 3 numéros
dont 1. numéro double

Nouvelle série : France 200 F
Etranger 220 F
Etranger par avion 250 F

Adressez votre chèque à :

L'Harmattan, 7, rue de l'Ecole-Polytechnique, 75005 Paris
(Diffusion — Abonnements).

en indiquant vos nom, prénom, adresse, code postal, pays,

l'homme et la société

revue internationale
de recherches et de synthèses en sciences sociales

N° 88/89

XXII^e année

1988/2-3

O.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 31248 ex 1

Cote : 5

Sommaire

Staline est mort hier.
L'émergence du social en U.R.S.S.

Roland LEW ; <i>Présentation</i> , Le socialisme réel : une nouvelle donne	7
L'URSS VUE D'URSS. DOSSIER	
Eric LAURENT : A propos de quelques lieux de débat	21
Histoire et littérature	
Véronique GARROS : Perestroïka et sciences humaines	31
Mikhaïl GUEFTIER (Interview présentée par Véronique Garros) : Staline est mort hier	34
Natalja IVANOVA : Pères et fils de notre temps	53
Documents : Qu'est-ce que la démocratie ? Un sondage d'opinions	69
Les initiatives sociales	
Eric LAURENT : Les clubs en Union soviétique. La naissance d'un mouvement social indépendant	73
Boris KAGARLITSKI : Les clubs et la politique	75
Trois documents sur les clubs	85
Ecologie en U.R.S.S.	
Eric LAURENT : Ecologie de la culture et critique du gigantisme bureaucratique	91
Sergeï ZALYGUINE : Et maintenant où va-t-on ?	96
Valentin RASPOUTINE (Interview de) : En conscience	106
Gleb PAVLOVSKI : L'arc-en-ciel du Monde vert. Trois interviews	111

© L'Harmattan, 1988 et Association pour la recherche de synthèse
en sciences humaines

ISBN : 2-7384-0134-1

ISSN : 0018-4306

C.E.D.I.D. - BRSTOM

PL 251